

# Sauver Platon de ses ennemis et... de lui-même : les Nazis, Popper et autres

Michail Maiatsky

(Moscou, École des Hautes Études en Sciences Économiques)

Tout comme Fichte, Hegel, Nietzsche et bien d'autres penseurs, Platon fut, dès 1933, mobilisé par les Nazis sur le front idéologique. La demande (ou plutôt l'ordre) d'en-haut s'est vue souvent complétée voire anticipée par l'offre, pour ainsi dire, d'en-bas : nombreux historiens de l'antiquité et de la pensée ancienne se sont mis à présenter l'époque classique et ses protagonistes éminents dans le sens susceptible à trouver l'accueil favorable au-près du tenants du nouveau régime. Depuis, cette page peu glorieuse de l'histoire de la réception de Platon sous les Nazis a été bien étudiée<sup>1</sup>. Nettement moins l'est la question de savoir, comment s'est déroulée la réhabilitation de Platon. On étudiera, dans cette contribution, les différentes manières de traiter « le passé nazi de Platon » qui ont abouti à l'état actuel où Platon est « lavé de tout soupçon » et de nouveau pleinement rétabli non seulement dans les études universitaires, mais aussi dans la pléiade des maîtres-penseurs de la tradition occidentale. Le jeu n'a pas été pourtant joué d'avance, et il n'était guère possible de balayer la lecture nazie d'un revers de main. La raison en était l'intervention qui jadis a fait beaucoup de bruit du philosophe Karl Raimund Popper.

Lorsque la mauvaise nouvelle de l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie, en mars 1938, lui parvint, en son exil de Christchurch en Nouvelle-Zélande, où il enseignait, Karl Popper prit la décision de régler ses comptes avec la connivence que sa discipline universitaire, la philosophie, maintenait depuis des millénaires avec le mal. C'est alors qu'il conçut et se mit à écrire *The Open Society and its Enemies*. Le titre du premier volume de cet ouvrage (*The Spell of Plato*)<sup>2</sup> soulève déjà la question centrale : d'où vient et comment s'explique cet *enchantement* que le Platon politique exerce encore sur la théorie et la pratique de la cité ?

Mais l'amertume autrichienne d'un fils de parents juifs convertis, donc contraint à l'exil, fut précédée par l'humour britannique. En 1937, Richard H. S. Crossman, intellectuel et militant du parti Labour, publie son pamphlet *Plato Today*<sup>3</sup>. Contrairement aux attentes que présuppose un tel titre, l'auteur fait tout autre chose que d'analyser comment Platon est lu aujourd'hui ou quel impact il exerce sur la pensée contemporaine : il fait voyager Platon dans l'espace et le temps et l'envoie corps et âme dans divers pays d'Europe en plein XX<sup>e</sup> siècle. Le philosophe grec passe en revue les mœurs et institutions de la société moderne, en Angleterre et ailleurs. Il écrit, entre autres, une longue lettre à son jeune ami Aristote, et lui raconte ses impressions berlinoises, quelques années après l'instauration du nouveau régime nazi. Platon assiste à une grande assemblée, nombreuse et très bien organisée (à la différence

---

<sup>1</sup> V. Losemann, *Nationalsozialismus und Antike. Studien zur Entwicklung des Faches Alte Geschichte 1933-45*, Hamburg, Hoffmann und Campe, 1977; B. Näf und T. Kammasch (Hg.), *Antike und Altertumswissenschaft in der Zeit von Faschismus und Nationalsozialismus*, Mandelbachtal/Cambr., Cicero, 2001; J. Chapoutot, *Le national-socialisme et l'Antiquité*, Paris, P.U.F., 2008 (la 2<sup>e</sup> éd. : *Le nazisme et l'Antiquité*, 2012). Spécialement sur Platon voir T. Orozco, « Die Platon-Rezeption in Deutschland um 1933 », dans I. Korotin (Hg.), « *Die besten Geister der Nation* ». *Philosophie und Nationalsozialismus*, Wien, Picus, 1994, p. 141-185; J. Chapoutot, *op. cit.*, p. 231-281.

<sup>2</sup> K. Popper, *The Open Society and its Enemies*. Vol. 1 : *The Spell of Plato*, London, Routledge, 1945; trad. franç. : K. Popper, *La Société ouverte et ses ennemis*, tome 1 : *L'Ascendant de Platon*, trad. franç. Par J. Bernard et Ph. Monod, Paris, Le Seuil, 1979.

<sup>3</sup> Richard Crossman, *Plato Today*, London, Allen & Unwin, 1937.

de « nos » propres réunions grecques ingérables), aux silences et applaudissements parfaitement orchestrés. Parmi les nombreux orateurs présents, Platon en retient deux. Le premier, avec une tête hittite (!), est un démagogue expérimenté. Platon est bien obligé de faire, en réalité, une transcription circonstanciée (5 pages) de la pire diatribe antisémite. Platon en est un peu choqué, car il considèrerait les Juifs (il lui est arrivé bien sûr d'en fréquenter un certain nombre) comme un peuple parmi d'autres, et il ne leur a pas remarqué la propension au mal particulière que leur attribue le « Docteur »<sup>4</sup>.

Le second orateur attire l'attention de Platon parce qu'il a été philosophe et a même étudié la philosophie... de Platon lui-même. Il avoue avoir écrit sur Platon avant 1933, mais ensuite, les étudiants, dieu merci, ont brûlé ses livres (« I thank God that my students burnt all the books which I then wrote »). Et heureusement, puisqu'il a désormais compris le sens du moment historique et, en même temps, de Platon, ce qui est la même chose, car, en effet, comprendre l'un revient à comprendre l'autre. Il vient d'achever un grand livre (« a great work ») : *Platon et l'origine du concept national-socialiste de l'État (Platon und der Ursprung des nationalsozialistischen Staatsgedanken)*. Et le philosophe de continuer : « Dans ce livre, j'affirme que Platon prêchait la révolution qu'Adolf Hitler a si merveilleusement mise en marche, la régénération spirituelle de son peuple, [sa libération] du commercialisme, de l'individualisme et du bolchévisme culturels »<sup>5</sup>. En l'écoutant, Platon est indigné, mais il se retient d'intervenir. Il aborde l'orateur après la clôture de l'assemblée et le reprend sur plusieurs points : Socrate n'était pas qu'un esprit moqueur et destructeur ; l'amour de Platon pour Sparte n'était pas si univoque... Puis, s'en prenant à l'intervenant lui-même, Platon lui demande, comment quelqu'un qui se considère comme philosophe peut se réjouir que la philosophie soit mise au service du « noble mensonge ».

Crossman ne donne pas les noms des personnages de son récit fictionnel. Si l'on reconnaît sans peine dans le « docteur hittite » le profil physique et idéologique de Joseph Goebbels, le deuxième personnage n'a probablement pas de modèle unique. Cela pourrait être un certain Joachim Bannes<sup>6</sup> (mais avant 1933, il travaillait sur Husserl, et non sur Platon) ou Hans F. K. Günther<sup>7</sup> (mais ce raciologue et eugéniste n'était pas philosophe ni historien de la philosophie). Mais le candidat le plus probable pour le prototype du second orateur cité par Crossman est Kurt Hildebrandt, le principal platonisant du Cercle rassemblé autour du poète Stefan George<sup>8</sup>. Le seul point où Hildebrandt se distingue de son sosie fictif est l'autodafé auquel la licence poétique de Crossman a condamné ses ouvrages précédents. Le Hildebrandt historique n'a eu aucune raison de le faire. Tout ce qu'il a écrit sur Platon depuis 1912 fut non seulement cohérent en soi mais aussi anticipait la lecture nazie de Platon. Il lui a suffi d'ajouter à ses œuvres antérieures à 1933 quelques références au Führer (ce n'est plus Stefan George, mais bien Adolf Hitler qui a incarné le rêve platonicien d'un philosophe-sur-le-

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 144-149. Le chapitre est intitulé « Plato looks at Fascism ».

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>6</sup> J. Bannes, *Hitlers Kampf und Platons Staat. Eine Studie über den ideologischen Aufbau der nationalsozialistischen Freiheitsbewegung*, Berlin, de Gruyter, 1933. Cette brochure a été intégrée, deux ans plus tard, dans un livre plus vaste *Platon : die Philosophie des heroischen Vorbildes*, Berlin e.a., de Gruyter, 1935.

<sup>7</sup> Hans F.K. Günther, *Platon als Hüter des Lebens. Platons Zucht- und Erziehungsgedanken und deren Bedeutung für die Gegenwart*, München, Lehmann [1928] 1935 ; trad. franç. par E. Popelier, *Platon, eugéniste et vitaliste*, Puiseaux, Puiseaux, Pardès, 1987. Voir F.-X. Ajavon, « L'étrange et inquiétant Platon de Hans F. K. Günther. Un exemple d'appropriation idéologique de la pensée grecque », *Laval théologique et philosophique*, 62:2, 2006, pp. 267-284. Pour une récente discussion du « racisme hellénophile » dans le contexte de la biopolitique voir S. Forti, « Racism, Nazism, and Plato », *Political Theory*, 34:1, 2006, pp. 9-32.

<sup>8</sup> Voir M. Maiatsky, « Philosophe-roi chez poète-empereur : la réception de Platon dans le Cercle de Stefan George », *Philosophie antique*, 11, 2011, 73-125.

trône), et des remarques concernant la physiognomonie suspecte (orientale ? sémitique ?) de Socrate<sup>9</sup>.

Mais Platon est loin d'être présenté par Crossman comme le porteur de la vérité et de la justice ultimes. S'il critique, par exemple, la démocratie britannique, les conseils qu'il lui donne sont plutôt mal adaptés et risqueraient de mener à des conséquences bien pires. C'est dans cette veine que Karl Popper construit son attaque contre Platon, où il cite Crossman à plusieurs reprises<sup>10</sup>. Publiées à la fin de la guerre (l'année de publication est 1945, mais la préface est datée de 1944), le premier volume a coïncidé avec le moment de remise à zéro de toute la science allemande. Et le diagnostic du libéral Popper semble étrangement corroborer les pires abus dont Platon a été victime pendant les douze ans du règne nazi.

Pendant le Reich, et ce n'est pas une surprise, on a interprété Platon dans le sens d'une justification du patriotisme, du philosophe-Führer, de l'aristocratie (l'aristocratie étant identifiée au parti ou à ses subdivisions militaires ou policières), de l'inégalité, du sacré, de l'eugénisme, etc. Naturellement, les compétences et les affinités des interprètes ont introduit, entre ces interprétations, des nuances considérables. Mais on relève la trace d'une véritable compétition entre ces interprétations qui s'explique par la volonté que chacune a d'être reconnue comme la vision officielle. Les principaux groupes qui se sont fait concurrence se sont constitués, autour 1) de ce qu'on appelle le « troisième humanisme » avec Werner Jaeger<sup>11</sup> en tête ; 2) des platonisants du Cercle de George (à part Hildebrandt déjà évoqué, on y trouvait H. Friedemann, E. Salin, K. Singer, J. Liegle, R. Boehringer et P. Friedländer, qui fut de loin le plus célèbre grâce à sa carrière américaine ultérieure) et enfin 3) des idéologues affichés tels que Alfred Rosenberg<sup>12</sup>, Ernst Krieck<sup>13</sup>, et des « spécialistes » comme H. F.K. Günther ou J. Bannes<sup>14</sup>, déjà évoqués<sup>15</sup>.

L'accord de principe entre l'image nazie de Platon et la critique du « totalitarisme platonicien » sortie de la plume d'un penseur libéral renommé a fait subir à la réhabilitation

---

<sup>9</sup> Préface à *Platons vaterländische Reden. Apologie. Kriton. Menexenos* (traduit et préfacé par K. Hildebrandt), Leipzig, Meiner, 1936.

<sup>10</sup> Plusieurs textes antérieurs à la publication de l'ouvrage de Popper et interrogeant le lien de Platon au totalitarisme moderne, ont été utilement réunis dans R. Bambrough (ed.), *Plato, Popper and Politics : some contributions to a modern controversy*, Cambridge, Heffer, 1967 ; voir par exemple, R. Hoernle, « Would Plato have approved of the National-Socialist State » (1938), H. Acton, « The Alleged Fascism of Plato » (1938), ou encore G. Field, « On Misunderstanding Plato » (1944).

<sup>11</sup> Le renom de cet historien de la pensée ancienne, au moins en France, est inentamé, or ce fait est dû exclusivement à son exil américain et aux traductions de ses ouvrages en anglais (les dirigeants du parti étaient prêts à lui pardonner les origines non-aryennes de sa femme pour le garder en Allemagne ; il a préféré de partir, mais a préservé sa place à l'Académie et son influence). Ces mérites scientifiques ne doivent pas empêcher de voir dans ses travaux bien antérieurs à la prise du pouvoir, ainsi que dans sa *Paideia*, une idéologie conservatrice qu'il voulait compatible voire conforme avec celle des Nazis. Voir W. M. Calder & M. Braun, « "Tell it Hitler! Ecco!" Paul Friedländer on Werner Jaeger's *Paideia* », *Quaderni di storia* 22, n. 43, 1996, pp. 211-48; A. Fritsch, « "Dritter Humanismus" und "Drittes Reich". Assoziationen und Differenzen », in R. Dithmar (Hg.), *Schule und Unterricht in der Endphase der Weimarer Republik*, Neuwied, Luchterhand, 1993, pp. 152-75 ; Losemann, *op. cit.*, p. 86 ; Orozco, *op. cit.*, p. 33 sq., 43 sq., 65 sq.

<sup>12</sup> Rosenberg n'était pas prêt à accepter Platon inconditionnellement. À la division platonicienne hiérarchique de l'âme, il préférait la « minuscule étincelle » (*Seelenfünklein*) de Meister Eckhart, qu'il interprétait comme le « leader en nous » (*Führer-in-uns*) : A. Rosenberg, *Der Mythos des XX. Jahrhunderts*, München, Hoheneichen, 1930, p. 217 sq.

<sup>13</sup> Cf. E. Krieck, *Völkisch-politische Anthropologie*, Leipzig, Armanen Verlag, 1936.

<sup>14</sup> Celui-ci, au début de son livre de 1933 *La lutte d'Hitler et l'État de Platon*, reproche aux platonisants du Cercle de George d'occuper l'avant-scène, et revendique son droit d'interpréter Platon dans l'esprit du nouveau régime en puisant directement dans les textes du philosophe sans se référer à ces platonisants.

<sup>15</sup> Dans son article récent, Ch. Sommer replace le débat autour de l'interprétation de Platon dans la lignée de la conséquente politisation de la pensée platonicienne qui va de U. Wilamowitz-Moellendorff à Heidegger : Ch. Sommer, « Métapolitique de l'Université. Le programme platonicien de Heidegger », *Les Études Philosophiques*, n. 2, 2010, pp. 255-75, ici p. 256.

de Platon des complications supplémentaires. Il aurait été en effet bien plus simple de dire que les Nazis avaient tout défiguré, si Popper n'avait pas largement développé l'idée que, précisément, les Nazis avaient bien compris et mis en lumière ce que les lecteurs universitaires de Platon avaient, eux, pudiquement caché ou disaient tout bas<sup>16</sup>.

Platon, page tournée ? Pour les platonisants, ceux u moins qui entendaient le rester, il n'était évidemment pas question de prendre congé de Platon. Il fallait organiser sa défense, bien que l'exercice promette d'être périlleux, puisqu'il fallait être prêt à défendre Platon même contre lui-même<sup>17</sup>, et ceci sur deux fronts. La défense se déroula, bien sûr, très différemment en Allemagne et ailleurs. L'ombre nazie est sensible, en creux, dans toutes les études allemandes de l'après-guerre, même si, en règle générale, il n'y a pas de polémique directe, car non seulement *nomina sunt odiosa* mais en outre, les textes nazis ne sauraient, au vu de leur piètre niveau, donner lieu à une discussion scientifique digne de ce nom. Les réactions des chercheurs allemands ont été rares et mitigées avant la sortie de la traduction, en 1957. tandis que dans l'espace anglophone, l'ouvrage de Popper très vite (et pour quelques décennies) devient incontournable. Il est largement salué et approuvé par des personnages aussi éminents comme Ernst Gombrich, Bertrand Russell ou encore Gilbert Ryle.

Mais les antiquisants et les philosophes allemands de l'après-guerre tiennent de plus en plus compte de la littérature et des débats anglophones. Ainsi pour les auteurs allemands, la référence à Popper permet de confronter la lecture totalitaire, sans évoquer des noms honnis, mais aussi d'accepter certaines idées platoniciennes, prêchées par les Nazis (par exemple, le primat du collectif sur l'individuel), sans se ranger dans un camp peu recommandable.

Le but commun à tous, de défendre Platon des insinuations et de le réhabiliter en tant que penseur a mobilisé des démarches fort diverses.

Une première stratégie a consisté à récuser la lecture totalitaire en bloc : Popper (et les Nazis, de toute façon) aurait mal compris Platon : il n'aurait pas lu les passages jusqu'au bout, il aurait porté sur Platon des jugements anachroniques, fondés sur notre sensibilité morale et politique d'hommes de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et il aurait poussé bien plus loin que Platon lui-même les conséquences de ses prémisses<sup>18</sup>. Cette défense par l'attaque n'est jamais très éloignée de la tentative de dédramatiser la virulence popperienne. Par exemple, Hartmut Erbse<sup>19</sup> « raconte » la *République* de manière si « candide » qu'un lecteur inexpérimenté ne pourrait que se demander d'où les partisans de la lecture totalitaire peuvent-ils bien tirer leurs thèses saugrenues. D'ailleurs, H. Erbse taxe cette interprétation de « l'exégèse hostile à Platon » (*platonfeindliche Exegese*), ce qui est accusation purement idéologique voire démagogique. Elle est d'ailleurs aussi fautive, puisque les interprètes nazis étaient tout sauf hostiles à Platon, eux qui voulaient l'ériger en modèle et signe précurseur du Reich. Selon Erbse, ceux qui reprochent à Platon un quelconque totalitarisme oublient que, chez lui, l'ordre étatique s'installe sans violence, par approbation générale : les gardiens comprennent le bien-fondé de ce régime et assument volontairement ses conséquences. Car ils deviennent tous platoniciens ! « L'assimilation de sa philosophie [celle de Platon] est une prémisses pour la réalisation du projet entier »<sup>20</sup>. Platon a certes critiqué la démocratie, mais pas du tout celle

---

<sup>16</sup> M. Schmitz, « Plato and the Enemies of the Open Society. Ein Beitrag zur politischen Theorie in bezug auf die Platon-Deutung der NS-Zeit sowie Karl R. Poppers vor dem Hintergrund der (Ir)Rationalismusproblematik in der Philosophie des beginnenden 20. Jahrhunderts », in Näf & Kammasch, *op. cit.*, pp. 465-85.

<sup>17</sup> L'expression est de Mario Vegetti qui a récemment consacré une synthèse à l'histoire de la réception de la philosophie politique platonicienne : M. Vegetti, « *Un paradigma in cielo* ». *Platone politico da Aristotele al Novecento*, Roma, Carocci, 2009 ; cf. le titre du ch. 7 « Difendere Platon da Popper (o da sé stesso ?) », p. 121.

<sup>18</sup> Voir surtout le long et minutieux ouvrage de Ronald B. Levinson, *In Defense of Platon*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1953.

<sup>19</sup> H. Erbse, « Platons 'Politeia' und die modernen Antiplatoniker », *Gymnasium*, n. 83, 1976, pp. 169-191.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 181.

de notre époque (et pour cause, puisqu'il ne l'a pas connue), mais bien celle des Athéniens du IV<sup>e</sup> siècle avant J.C., qui était une monstruosité. Popper serait ainsi naïvement tombé victime « de la perfidie de l'homonymie » (*die Tücken einer Homonymie*). En lisant de telles critiques, il est à l'évidence difficile de ne pas se demander qui est le plus candide.

De manière similaire, Otfried Höffe essaye de réfuter la position popperienne en rappelant, par exemple, que seule une petite partie de la société subit, chez Platon, des changements radicaux, tandis que la masse des gens – les paysans, les artisans, les marchands – peuvent tranquillement mener leur vie, à condition de tendre à une certaine prudence, ou sagesse, et de reconnaître volontairement (*frei*) la domination de ceux dont la charge est de gouverner. En général, Höffe considère que la société décrite par Platon n'est pas exempte des traits caractéristiques de ce que Popper appelle justement « société ouverte » : la connaissance (à la différence de la religion et l'art) ne subit pas la censure ; ce ne sont pas les mœurs et la coutume qui règnent dans cet État, mais bel et bien la dialectique ; l'industrie et le commerce ne sont pas régulés de quelque manière que ce soit ; enfin, on n'y naît pas roi, mais on le devient au bout d'un long processus pédagogique. La comparaison avec les puissances totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle tourne encore plus à l'avantage de l'utopie platonicienne : on n'y trouve aucune organisation de masse, ni de police secrète, ni de torture (ni de camps de concentration, ajouterais-je). Dans la *République*, il n'y a même pas de prisons. Finalement, à ce que Popper appelle la transition entre une société fermée et une société ouverte, correspond assez précisément chez Platon la transition d'une société visant le bonheur personnel à une société visant le bonheur commun (*von der partikularwohl- zur gemeinwohlbestimmten Gesellschaft*)<sup>21</sup>.

De manière également similaire, Helmut Kuhn, philosophe et penseur catholique, forcé à l'exil, construit, après son retour des États-Unis en Allemagne, sa philosophie politique et sa théorie de l'État en se fondant surtout sur la pensée politique de Platon<sup>22</sup>. Il trouve le livre de K. Popper « complètement à côté », bien qu'il soit impossible de nier la ressemblance de sa cité avec les monstruosité d'un Orwell ou d'un Huxley<sup>23</sup>. La critique platonicienne de la démocratie est, selon Kuhn, souvent mal comprise : il la critique non pas au nom d'un autre régime, mais au nom des principes mêmes de la *polis*<sup>24</sup>. Et selon ces principes, l'être véritablement libre ne peut vivre que dans un régime démocratique<sup>25</sup>.

Comme on le voit à partir de ces trois exemples, les arguments historico-philologiques cachent souvent très mal leur caractère idéologique. Cela vaut également pour un autre type de réfutation politico-exégétique consistant à reprocher à Popper de ne pas suffisamment tenir compte du caractère utopique de la *politeia* platonicienne. Popper aurait pris Platon trop au pied de la lettre : non, Platon ne voulait pas interdire la propriété et introduire la promiscuité dans la réalité d'une polis.

C'est à ce genre d'esquive que répond, en 1977, Alexander Graeser<sup>26</sup>. Il récuse les tentatives de brouillage du message philosophique platonicien, en le diluant dans des concepts aussi vagues ou faciles qu'« ironie » ou « dialectique »<sup>27</sup>, concepts auxquels il suffit de

---

<sup>21</sup> O. Höffe, « Vier Kapitel einer Wirkungsgeschichte der 'Politeia' » dans O. Höffe (Hg.), *Platon. Politeia*, Berlin, Akademie, 1997, p. 356-357. {c'est juste!}

<sup>22</sup> Helmut Kuhn, *Der Staat. Eine philosophische Darstellung*, München, Kösel, 1967, p. 13.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 21 et note 8.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 330.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 417.

<sup>26</sup> A. Graeser, « Bemerkungen zu Platons 'Politeia' und die modernen Antiplatoniker », *Gymnasium*, 84, 1977, pp. 493-501.

<sup>27</sup> Gerrit J. de Vries, *Antisthenes Redivivus. Popper's Attack on Plato*, Amsterdam, North-Holland Publ. Company, 1952. Une des lignes directrices de cet ouvrage consiste à reprocher à Popper de séparer la pensée politique de la dialectique, ce qui mènerait à plusieurs mésinterprétations. Telle est également la position de

recourir dès que l'on souhaite désamorcer un élément de la doctrine platonicienne dont on aimerait « sauver » celle-ci. L'évocation du caractère utopique de la *politeia*, notamment, ne prouve absolument rien. Il est impossible de nier que Platon ait émis certaines propositions normatives. Pourquoi parler de la théorie des idées dans cette œuvre apparemment purement éthique et politique si ce n'est pour en souligner la portée universelle ? Ces positions normatives, fondées métaphysiquement, ont beau être exprimées sur le mode de l'utopie, on est bien obligé de les prendre au sérieux : « il serait dans une certaine mesure grotesque de vouloir supposer que le caractère totalitaire de ce que Platon aborde directement dans son modèle de l'État dans la *République* n'est pas quelque chose de 'réel', mais en quelque sorte seulement une qualité sémantique d'une expression langagière, sans aucun rapport à la réalité. [Puis, dans la note :] Dans tous les cas, l'allusion à la spécificité de l'utopie, si on la considère précisément, n'apporte rien à la chose »<sup>28</sup>.

Dans ce débat, notons la position assez originale de Reinhart Maurer<sup>29</sup>, historien conservateur et critique de la modernité dans l'esprit de Nietzsche, Heidegger, ainsi que A. Gehlen<sup>30</sup> et G. Dávila<sup>31</sup>. Son interprétation de la pensée politique de Platon fait sienne la position de Gadamer qui stipule qu'il faut apprendre à lire Platon philosophiquement, et pour cela, « convertir en pensée » les thèses politiques de Platon, au lieu de les prendre telles quelles. Ce qui revient à ne pas les appliquer (ou les imaginer appliquées) directement à la réalité sociale, mais plutôt à découvrir leur signification philosophique. L'impératif de la « conversion en pensée » ne cache pas son intention de désamorcer et de relativiser la portée de la philosophie politique platonicienne. Gadamer, philosophe et érudit, savait trouver les compromis, ce qui lui permit de trouver une place dans l'université nazie puis dans l'université post-nazie, sans vraiment avoir besoin de se corriger ou de se repentir (d'ordinaire une légère retouche des textes à l'occasion de leur réédition suffisait<sup>32</sup>). D'après Maurer, qui souscrit à cet impératif gadamérien, Popper pêche justement par la lecture trop littérale qui ne sait pas traduire les propositions politiques en pensée philosophique. En outre, Maurer essaie de retourner la critique popperienne contre son auteur, en déclarant que si Popper s'est montré aussi virulent à l'égard de Platon, c'est précisément parce que les idées principales de celui-ci se sont vues réalisées dans la modernité au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, surtout en Amérique. La société technocrate moderne *est* la société aristocratique platonicienne (l'identification des aristocrates avec la raison trouve son parallèle dans l'idéologie de la technocratie moderne). La société moderne, toutefois, ne s'autorise pas à reconnaître ouvertement son caractère aristocratique, et la réalité sociale oligarchique (qui se veut « méritocratique », ce qui ne trompe que ceux qui veulent être trompés) se voit complétée par une idéologie égalitariste et droit-de-l'homme. C'est donc la société moderne qu'il faudrait accuser d'hypocrisie puisqu'elle charge Platon de ses maux qui sont en réalité les siens. La cible de cette critique apparaît dans la déclaration paradoxale et provocatrice de Maurer, selon laquelle l'aspect

---

Helmut Kuhn : Platon est un grand maître de la conversation et de la persuasion, c'est un dialecticien, et non philosophe-roi. Cf. H. Kuhn, *Der Staat. Eine philosophische Darstellung*, Munich, Kösel, 1967, p. 94.

<sup>28</sup> A. Graeser, « Bemerkungen zu Platons 'Politeia' », art. cit., p. 494-495.

<sup>29</sup> R. Maurer, *Platons 'Staat' und die Demokratie. Historisch-systematische Überlegungen zur politischen Ethik*, Berlin, Walter de Gruyter, 1970. On peut consulter son article en français « De l'antiplatonisme politico-philosophique moderne » dans M. Dixsaut (éd.), *Contre Platon*, vol. 2 : *Renverser le platonisme*, Paris, Vrin, 1995, p. 129-154.

<sup>30</sup> Arnold Gehlen (1904 – 1976), un des leaders de l'anthropologie allemande, connu pour son pessimisme culturel ; il était membre du parti nazi dès 1933.

<sup>31</sup> Nicolás Gómez Dávila (1913 – 1994), penseur politique columbien, hors-piste et inclassable, qui a développé sa version de la théologie politique.

<sup>32</sup> Voir Teresa Orozko, *Platonische Gewalt. Gadammers politische Hermeneutik der NS-Zeit*, Hamburg, Argument, 1995. Orozko présente Gadamer comme un penseur très conservateur et opportuniste qui n'est pas complètement étranger aux idéaux nazis. Cette lecture, malgré la masse des preuves accablantes, ne me semble pas libre des exagérations et simplifications.

politique de la philosophie de Platon s'est vu développé, au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, principalement dans les pays anglophones, tandis qu'en Allemagne dominait une image apolitique de Platon (*unpolitisches Platobild*)<sup>33</sup>.

La position de Gadamer et Maurer est proche de celle des autres penseurs conservateurs, comme par exemple Gerhard Nebel. Ami de Karl Schmitt, des frères Ernst et Friedrich George Jünger, Nebel élabore, avant la guerre, sa pensée dans l'orbite de Heidegger, Jaspers, et d'antiquisants tels que Paul Friedländer et Ernst Hoffmann. Après la guerre, il consacre quelques ouvrages à la philosophie ancienne (notamment Platon) dans lesquels il tente de rétablir une conception de l'antiquité dans une perspective humaniste brutalement brisée par le nazisme. Sous le III<sup>e</sup> Reich, il ne manquait pas de savants qui cherchaient à montrer la similitude, voire l'identité, entre la théorie politique ancienne et celle du Reich, afin de flatter les despotes en place et leur fournir leurs lettres de noblesse<sup>34</sup>. C'était oublier, que, chez Platon, le despotisme est celui du Bien, de la Vertu, et non du Mal ou du Vide, comme c'est le cas aujourd'hui, remarquait Nebel. Notons que si le Mal désignait ici le totalitarisme, le Vide (*die Leere*), selon l'usage de l'époque, connotait la démocratie, le parlementarisme et le sécularisme des sociétés libérales. Aussi, Nebel ne manque pas de jeter une pierre dans la modernité actuelle. C'est ce Vide, poursuit-il, qui a empêché les lecteurs modernes (dont Popper, sans doute, bien que son nom ne soit évoqué) d'apprécier Platon à sa juste valeur : au goût de ce lecteur, Platon serait trop exigeant, trop autoritaire, trop unifiant. Mais c'est notre problème, pas celui de Platon. Que la politique, chez Platon, pénètre tout, sans se contenter d'occuper un seul domaine, comme ce fut le cas dès Aristote, est tout à son honneur. Si Platon s'est lancé dans l'expérience sicilienne, ce n'est par esprit d'aventure, mais parce qu'à ses yeux, il n'y avait que la *polis* pour assurer l'intériorité nécessaire à la philosophie<sup>35</sup>. Voilà pourquoi, dans la *République*, Platon trouve judicieux, et même indispensable, de traiter de sa théorie des idées. Loin d'être un exercice fortuit, l'*eidōs*, au contraire, se montre comme ce qu'il est : le résultat de certains efforts politiques et pédagogiques. La philosophie n'est pas une pure contemplation (*Schau*), mais devient ce qu'elle est dans sa confrontation avec la *polis*<sup>36</sup>. Platon a compris, par ailleurs, que vient un temps où on ne peut plus se contenter de seulement conseiller une telle forme de vie, mais qu'il faut s'y engager et se mettre à l'épreuve<sup>37</sup>.

Néanmoins, Nebel a pris ses distances par rapport à l'hellénophilie aveugle qui a alimenté le « troisième humanisme » et le Cercle de Stefan George (dont il vénérât pourtant la poésie). La critique de la modernité ne doit pas, selon lui, dériver jusqu'au paganisme irrationnel. À la différence des Grecs, nous possédons l'intériorité, ce don du Christ. Et toute volonté de suivre le modèle grec de la beauté, de s'approprier leur profondeur mystique, ne peut être qu'une pure imitation, une pure façade<sup>38</sup>.

Dans tous les cas exposés jusque là, on observait l'effort de rompre avec les aberrations de la lecture totalitaire, qu'elle soit issue des idéologues nazis ou des libéraux comme Popper. Mais la rupture, dans le paysage intellectuel de l'après-guerre n'était pas toujours si nette. Certains auteurs nazis ont continué à publier après la guerre. Mais parmi eux, on trouve ceux qui ont subi (ou entrepris ?) une conversion plus ou moins complète<sup>39</sup> et ceux qui ont gardé – et affiché, à sa manière, – une fidélité certaine à leurs positions pendant

<sup>33</sup> Maurer, *Platons 'Staat'*, *op. cit.*, p. 219 n. 26.

<sup>34</sup> G. Nebel, *Griechischer Ursprung*, Band 1, Wuppertal, Marées Verlag, 1948, p. 11.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>39</sup> Par exemple, Kurt Schilling, *Platon. Einführung in seine Philosophie*. Wurzach/Württ, Pan-Verlag, 1948.

le Reich. Dans cette dernière catégorie on trouve Ottomar Wichmann<sup>40</sup> et Kurt Hildebrandt<sup>41</sup>. Ce dernier a réédité en 1959 son œuvre majeure sur Platon de 1933 (achevée à la fin de 1932). Le titre georgéen programmatique *Platon. La lutte de l'esprit pour le pouvoir* a été remplacé par l'anodin *Platon. Logos et Mythos*. L'auteur indique dans sa postface qu'il a, par endroits, adapté le vocabulaire georgéen au « goût stylistique contemporain ». Ceci n'est pas tout à fait exact. Hildebrandt a dû en effet amender ses longs passages eugénistes<sup>42</sup>, mais il tait le fait qu'il s'est vengé, en *aggravant* parfois l'usage du vocabulaire nazi : ainsi a-t-il *ajouté* dans sa réédition les mots « Führer » (pour Platon<sup>43</sup>) et « entartete » (dégénéré) qui étaient absents de la première édition ! À ces exceptions près, le contenu du livre n'a pas été modifié depuis 1933, ce que Hildebrandt lui-même considérait comme preuve de l'innocence de ce contenu, et ce que nous, aujourd'hui, serions enclins à comprendre comme le signe du caractère incomplet (ou hésitant) de la politique de dénazification.

Enfin, la littérature de l'Allemagne de l'Est présente un cas intéressant. Sa politique idéologique et culturelle, dès sa création, a eu la particularité de s'interroger (souvent tacitement) quant à la position qu'il convenait d'adopter vis-à-vis de la culture du passé. La catastrophe – européenne et allemande – fut-elle préparée seulement par le courant dit réactionnaire (Luther, Hegel, Bismarck, Nietzsche, Wagner, Spengler...) ou fallait-il chercher ses racines plus profondément, en remontant jusqu'aux Lumières et l'Antiquité ? Autrement dit, s'agissait-il de désigner certains auteurs qui seraient *proches* aux idéaux socialistes et démocratiques et stigmatiser d'autres, lointains, *étrangers* à ces idéaux, et opposer « nos » Heine et Démocrite à « leurs » Goethe et Platon, ou, au contraire, tenter de prouver que Goethe et Platon étaient aussi *des nôtres* ? Le rideau de fer a aggravé la situation. Le livre de Popper n'y était largement connu ni avant, ni après sa traduction en allemand. C'est dans ces conditions qu'eut lieu, dans les pages de la revue spécialisée *Das Altertum*, un débat qui fut, en fait, un remake du celui que nous avons restitué autour de Popper. Ainsi Georg Mende joua le rôle de Popper<sup>44</sup> (en accusant, couleur locale oblige, la philosophie platonicienne d'être un « modèle certifié pour les ennemis du peuple »), tandis que Rudolf Schottländer incarna la position des défenseurs de Platon<sup>45</sup>.

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la publication de l'ouvrage de Popper. Voilà un laps de temps suffisant pour remarquer, en conclusion, que non seulement les études platoniciennes, mais aussi le contexte général intellectuel, ainsi que la philosophie même de Popper ont sensiblement évolué. Dans l'après-guerre, le libéralisme est devenu l'idéologie la plus largement admise, puisque, après avoir triomphé sur le nazisme, elle semblait seule à parvenir à débarrasser le monde occidental de l'allié encombrant que fut le communisme

<sup>40</sup> O. Wichmann, *Platon. Ideelle Gesamtdarstellung und Studienwerk*, Darmstadt, Wiss. Buchges., 1966. Il cite à de nombreuses reprises les georgéens, et même J. Bannes.

<sup>41</sup> K. Hildebrandt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht*, Berlin, Bondi, [1933] <sup>2</sup>1959 (sous le titre *Platon. Logos und Mythos*). VOUS N'INDIQUEZ PAS LE NOUVEAU TITRE ?? {si, en français dans le corps du texte. Mais je le donne ici en allemand, si vous voulez!}

<sup>42</sup> Il serait d'ailleurs abusif de qualifier ces passages de « georgéens », tant le penchant réducteur et biologisant de Hildebrandt, psychiatre de métier, heurtait, depuis les années 1920, de nombreux membres et des proches du Cercle, notamment Edith Landmann et Renata von Scheliha. La première, l'« épistémologue » du Cercle et l'une de ses annalistes, a tenté d'élaborer, dès les années 1930 (donc avec un certain retard), une forme d'éthique georgéenne : voir Edith Landmann, *Stefan George und die Griechen. Idee einer neuen Ethik*, Amsterdam, Castrum Peregrini, [1951] 1971. Son amie, R. von Scheliha, jadis proche de K. Hildebrandt, s'est clairement démarquée de celui-ci au moment où il a adhéré au parti nazi et où il a pris les positions clairement antisémites. Dans ses ouvrages de l'après-guerre, elle défendait les valeurs humanistes de l'Antiquité : voir p. ex. R. von Scheliha, *Freiheit und Freundschaft in Hellas*, Amsterdam, Castrum Peregrini, 1968.

<sup>43</sup> De « der Idealist » Platon est ainsi devenu « der große Führer des "Idealismus" » : voir respectivement p. 245 et p. 227 dans les deux éditions.

<sup>44</sup> G. Mende, « Zum "Streit um Platon" », *Das Altertum*, 10, 1964, PAGES ?

<sup>45</sup> R. Schottländer, « Der Streit um Platon », *ibid.*, PAGES

stalinien. Mais quelques décennies plus tard, force est de constater que la donne n'est plus aussi claire. Les diatribes contre l'individualisme de la société moderne comme celles contre l'État impuissant échappant toujours à ses obligations, dont celle de donner sens à la communauté, deviennent monnaie courante. À la toute fin du siècle, on peut écrire (contre la lecture poppérienne de Platon) : « Modifier la loi afin que domine le bonheur général (ou collectif) au lieu du bonheur particulier peut paraître un objectif naïf ; en tous les cas, cela vaut d'être souhaité ». Et encore : « Selon un libéralisme naïf, le bonheur général est le résultat de la concurrence des bonheurs particuliers entre eux. Platon est profondément sceptique à l'égard de cette conception »<sup>46</sup> (l'auteur de ce propos, O. Höffe, ne cache pas qu'il partage ce scepticisme).

Avec ce changement de contexte, la contribution célèbre de Karl Popper a cessé d'être incontournable, et on n'en tient pratiquement plus compte dans les discussions actuelles. L'orientation politique de Popper lui-même, à la fin sa vie, est clairement socio-démocrate et en faveur d'options nettement dirigistes<sup>47</sup>. Le *spell* de Platon n'a-t-il pas cessé d'exercer son impact maléfique, jusque sur son critique le plus acerbe ?

Platon une fois réhabilité, des auteurs contemporains peuvent s'adonner à toutes sortes de lectures ((

Wunenberger récuse l'accusation de Platon en totalitarisme au prix de l'inscrire dans une pensée organiciste voire « traditionnelle » dans le sens d'un Evola ou d'un Guénon. Par son intense pessimisme et son caractère profondément réactionnaire, il serait à l'opposé « aux politiques messianiques et totalitaires modernes » construites sur fond d'optimisme ontologique<sup>48</sup>. Platon serait donc au contraire anti-totalitaire. De toute façon, l'heure est à estimer Platon pour sa dialectique, son dialogisme et, du coup, à voir en lui un grand maître de la démocratie délibérative. Platon nous donnera encore plus qu'une occasion de s'étonner de la variété des interprétations qu'on peut faire de son œuvre.

## Références bibliographiques

- AJAVON, François-Xavier, « L'étrange et inquiétant Platon de Hans F. K. Günther. Un exemple d'appropriation idéologique de la pensée grecque », *Laval théologique et philosophique*, 62:2, 2006, pp. 267-284.
- BAMBROUGH, Renford (ed.), *Plato, Popper and Politics : some contributions to a modern controversy*, Cambridge, Heffer, 1967.
- BANNES Joachim, *Hitlers Kampf und Platons Staat. Eine Studie über den ideologischen Aufbau der nationalsozialistischen Freiheitsbewegung*, Berlin, de Gruyter, 1933.
- BANNES Joachim, *Platon: die Philosophie des heroischen Vorbildes*, Berlin e.a., de Gruyter, 1935.
- CALDER, William Musgrave III & BRAUN, M., « «Tell it Hitler! Ecco!» Paul Friedländer on Werner Jaeger's Paideia, *Quaderni di storia* 22, n. 43 (1996) 211-48
- CHAPOUTOT, Johann, *Le national-socialisme et l'Antiquité*. PUF, 2008 (1a 2<sup>e</sup> éd. : *Le nazisme et l'Antiquité*, 2012).
- DE VRIES, Gerrit J., *Antisthenes Redivivus. Popper's Attack on Plato*. Amsterdam, North-Holland Publ. Company, 1952.
- ERBSE, Hartmut, « Platons 'Politeia' und die modernen Antiplatoniker », *Gymnasium*, n. 83, 1976, pp. 169-191.
- FORTI, Simona, « Racism, Nazism, and Plato », *Political Theory*, n. 34:1, 2006.

<sup>46</sup> O. Höffe, « Vier Kapitel einer Wirkungsgeschichte der 'Politeia' », art. cit. p. 356. {c'est juste !!}

<sup>47</sup> Karl Popper, *After the Open Society : Selected Social and Political Writings*. Ed. J. Shearmur and P. N. Turner, London/N. Y., Routledge, 2008. Cf. le compte-rendu de Steve Fuller dans *Isis*, n. 100:4, 2009, p. 963-964.

<sup>48</sup> J. J. Wunenberger, « Platon, ancêtre du totalitarisme ? Quelques interprétations contemporaines », in A. Neschke-Hentschke et A. Étienne (dir.), *Images de Platon et lectures de ses œuvres*, Louvain-Paris : Peeters, 1997, pp. 435-450, p. 443-447.

- FRITSCH, Andreas, ««Dritter Humanismus» und «Drittes Reich». Assoziationen und Differenzen», in R. DITHMAR (Hg.), *Schule und Unterricht in der Endphase der Weimarer Republik*, Neuwied, Luchterhand, 1993, 152-75.
- GRAESER, Alexander, «Bemerkungen zu Platons 'Politeia' und die modernen Antiplatoniker», *Gymnasium*, n. 84, 1977, pp. 493-501.
- GÜNTHER, Hans F. K., *Platon als Hüter des Lebens. Platons Zucht- und Erziehungsgedanken und deren Bedeutung für die Gegenwart*, Munich, 1928, <sup>2</sup>1935 ; Pähl: Hohe Warte – Franz von Bebenburg, <sup>3</sup>1966, trad. franç. par E. Popelier, *Platon, eugéniste et vitaliste*, Puiseaux : Pardès, 1987.
- HILDEBRANDT, Kurt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht*, Berlin, Bondi, 1933, <sup>2</sup>1959 (sous le titre *Platon. Logos und Mythos*).
- HILDEBRANDT, Kurt, Préface à *Platons vaterländische Reden. Apologie. Kriton. Menexenos* (traduit et préfacé par K. Hildebrandt), Leipzig, Meiner, 1936.
- HÖFFE, Otfried, « Vier Kapitel einer Wirkungsgeschichte der 'Politeia' », in O. Höffe (Hg.), *Platon. Politeia*, Berlin, Akademie, 1997.
- KRIECK, Ernst, *Völkisch-politische Anthropologie*, Leipzig, Armanen-Verlag, 1936.
- KUHN, Helmut, *Der Staat. Eine philosophische Darstellung*, Munich, Kösel, 1967.
- LANDMANN, Edith, *Stefan George und die Griechen. Idee einer neuen Ethik*, Amsterdam, Castrum Peregrini, [1951] 1971.
- LANE, Melissa, *Plato's Progeny*, London, Duckworth, 2001.
- LEVINSON, Ronald B., *In Defense of Platon*, Cambridge (MA), Harvard UP, 1953.
- LOSEMANN, Volker, *Nationalsozialismus und Antike. Studien zur Entwicklung des Faches Alte Geschichte 1933-45*, Hamburg, Hoffmann und Campe, 1977
- MAIATSKY, Michail, « Philosoph-roi chez poète-empereur : la réception de Platon dans le Cercle de Stefan George », *Philosophie antique*, n. 11, 2011, p. 73-125.
- MAURER, Reinhart, « De l'antiplatonisme politico-philosophique moderne », in M. Dixsaut, éd., *Contre Platon*. T. 2, P. : Vrin-Paris XII, 1995.
- MAURER, Reinhart, *Platons 'Staat' und die Demokratie. Historisch-systematische Überlegungen zur politischen Ethik*, Berlin : Walter de Gruyter 1970.
- MENDE, Georg, « Zum "Streit um Platon" », *Das Altertum*, n. 10, 1964, pp. 230-234.
- NÄF, Beat unter Mitarbeit von KAMMASCH, Tim (Hg.), *Antike und Altertumswissenschaft in der Zeit von Faschismus und Nationalsozialismus*. Kolloquium Univ. Zürich, 14.-17. Oktober 1998, Mandelbachtal/Cambr.: Cicero 2001.
- NEBEL, Gerhard, *Griechischer Ursprung*. 1. Band, Wuppertal, Im Marées, 1948.
- OROZCO, Teresa, « Die Platon-Rezeption in Deutschland um 1933 », in : I. Korotin (Hg.), « *Die besten Geister der Nation* ». *Philosophie und Nationalsozialismus*, Wien, Picus, 1994, 141-85.
- OROZSKO, Teresa, *Platonische Gewalt. Gadammers politische Hermeneutik der NS-Zeit*, Hamburg, Argument, 1995.
- POPPER, Karl, *The Open Society and its Enemies*. Vol. 1 : *The Spelle of Plato*, London, Routledge, 1945. Trad. française : K. POPPER, *La Société ouverte et ses ennemis*, tome 1 : *L'Ascendant de Platon*, trad. franç. Par J. Bernard et Ph. Monod, Paris, Le Seuil, 1979.
- POPPER Karl, *After the Open Society : Selected Social and Political*. Ed. J. Shearmur and P. N. Turner, London/N. Y., Routledge, 2008.
- ROSENBERG, Alfred, *Der Mythos des XX. Jahrhunderts*. Munich, Hoheneichen, 1930.
- SCHILLING, Kurt, *Platon. Einführung in seine Philosophie*. Wurzach/Württ : Pan-Verlag, 1948.
- SCHMITZ, Markus, « Plato and the Enemies of the Open Society. Ein Beitrag zur politischen Theorie in bezug auf die Platon-Deutung der NS-Zeit sowie Karl R. Poppers vor dem Hintergrund der (Ir)Rationalismusproblematik in der Philosophie des beginnenden 20. Jahrhunderts », in : Näf & Kammasch (2001) 465-85.
- SCHOTTLÄNDER, Rudolf, « Der Streit um Platon », *Das Altertum*, n. 10, 1964, pp. 142-154.
- SOMMER, Christian, « Métapolitique de l'Université. Le programme platonicien de Heidegger », *Les Études Philosophiques*, n. 2, 2010, pp. 255-75.
- VEGETTI, Mario, « *Un paradigma in cielo* ». *Platone politico da Aristotele al Novecento*. Roma, Carocci, 2009.
- VON SCHELIHA, Renata, *Freiheit und Freundschaft in Hellas*, Amsterdam, Castrum Peregrini, 1968.
- WICHMANN, Ottomar, *Platon. Ideelle Gesamtdarstellung und Studienwerk*, Darmstadt, Wiss. Buchges. 1966.
- WUNENBERGER, Jean-Jacques, « Platon, ancêtre du totalitarisme ? Quelques interprétations contemporaines », in : A. Neschke-Hentschke, A. Étienne (dir.), *Images de Platon et lectures de ses œuvres*, Louvain-Paris : Peeters, 1997, pp. 435-450.